

À la mémoire de Jacques Dieterlen

Jacques Dieterlen n'est plus¹. Sa mort soudaine a bouleversé tous ses amis. J'ai suivi avec une profonde tristesse son convoi funèbre, à Gérardmer, et reste encore douloureusement affecté de sa brutale disparition dont je ne puis détacher ma pensée.

Je l'avais vu une dernière fois, en septembre, alors qu'il préparait une exposition de ses œuvres à la société philomatique vosgienne, à St-Dié, exposition qui connut un grand succès. Je revois cette manche vide de grand mutilé, ce profil de médaille, cet air méditatif, ce fin sourire empreint d'une douce mélancolie. J'entends cette voix prenante aux inflexions musicales... Il me disait ses travaux et ses projets... ses amertumes et ses joies... Pourquoi fallut-il que, ce jour-là, une visite inopportune me privât du plaisir de l'entretenir plus longtemps ?

Mon grand ami a quitté pour toujours ce pittoresque chalet de la Mauselaine qu'il avait édifié avec amour au cœur même de la ville de Gérardmer, et qu'il s'était plu à entourer de plantes alpestres, de pierres et de curiosités de la montagne vosgienne. Son plaisir était grand d'en faire les honneurs à ses visiteurs.

Nous nous étions rencontrés dans cet amour commun de la montagne qui fut sa grande passion. Il avait bien voulu s'intéresser à mes modestes essais littéraires et préfacer – avec quelle indulgence et combien gentiment – l'un de mes livres.²

D'une vieille famille alsacienne apparentée au docteur Schweitzer, Jacques Dieterlen³ faisait son droit à la faculté de Strasbourg quand éclata le tonnerre de 1914. Il n'avait pas 20 ans. Engagé volontaire dans l'armée française, ce fils d'Alsace eut une magnifique page de guerre. Au Bois Le Prêtre, où il est grièvement blessé dans un combat corps à corps, il est porté disparu. On le croit mort et sa famille reçoit un avis de décès. Il en reviendra pourtant malgré ses blessures, mais il y laissera son bras droit. Sa croix de guerre, sa médaille militaire, sa légion d'honneur portent témoignage de sa vaillance.

Inapte désormais à combattre, le glorieux mutilé continue à servir avec un inlassable dévouement patriotique. Il y avait alors au Collet un camp de baraques en bois destiné à abriter les troupes de passage, les territoriaux chargés de l'entretien des routes, les muletiers qui ravitaillaient nos postes avancés en Alsace. C'est avec eux que Jacques Dieterlen va passer, jusqu'à la fin de la guerre, les rudes hivers vosgiens. Il organise à leur intention un foyer du soldat qui reconforte les cœurs et rend plus douce la vie de ces isolés. Le foyer du soldat du Collet eut, à la fin de la guerre, l'honneur de la visite de Clémenceau.

C'est ce séjour là-haut qui fit de Jacques Dieterlen un admirateur fervent – je dirais presque un amant – de la montagne, et lui inspira plus tard ses plus belles œuvres littéraires.

L'après-guerre vit notre héros s'adonner d'abord au journalisme dans son Alsace reconquise. Il trouva sa voie dans la littérature où il devait se faire une place de choix. Une dizaine de volumes édités chez Plon et chez Flammarion en font un écrivain de grande classe. Tous, riches de poésie et d'humour, s'inspirent de l'amour quasi-filial qu'il avait voué à la montagne. Son émouvant « *Chemineau de la Montagne* », dont l'action se passe dans

¹ NDLR : Décédé à Gérardmer le 24 novembre 1959.

² NDLR : Ce livre était « À l'Ombre des Hautes-Chaumes »

³ Son cousin Dieterlen fut garde général des forêts à Fraize, il y a quelque soixante ans, et termina sa carrière comme conservateur des eaux et forêts.

les Alpes, et « *Honeck* » ; « *Histoire de soldats* », qui se situe plus près de chez nous - et valut à son auteur le prix Erckmann-Chatrion – sont ses ouvrages les plus lus.

Il y a dans « *Honeck* », des pages admirables. Ce serait les déflorer que de les analyser. Écoutez plutôt ce tableau de maître d'un lever de soleil à Balveurche :

« Vous ne sauriez croire à quel point le monde paraît baigné de mystère à cette lente approche de la naissance du jour. La dernière étoile luit encore à l'occident sur des voiles émeraudes. Insensiblement, la lumière monte, emplît le ciel ; les arbres les buissons, toutes les choses de la montagne perdent leur allure de silhouette pour apparaître peu à peu avec leur vrai relief... C'est un moment singulièrement impressionnant, et dont il ne faut pas perdre la moindre part. « Ah ! je vous jure que c'était beau : l'aurore amplifiait son incendie ; le feu s'intensifiait par derrière la forêt de la Schlucht Alors, seuls, au milieu de la ligne bleu sombre de la crête, deux sapins s'embrasèrent tout-à-coup, se galvanisèrent d'or, pyramides incandescentes dominées par la dentelure encore assombrie des arbres, et qui semblaient ne pas vouloir s'éteindre.

« C'était quelque chose de féérique, d'en dehors du monde »

« Puis l'incendie gagna encore dans le bois, le brasier se mit à crépiter à travers les branches Globe de feu lancé en l'air, le soleil fusa d'un seul coup : La lumière venait de triompher sur le monde »

Cet artiste de la plume est aussi un artiste de la palette. De sa main gauche, la seule qui lui reste, il peint joliment à l'huile et au pastel. Ses sujets, il les prend autour de lui dans la montagne : Les paysages, les lacs, les rochers des Hautes-Vosges, les vallées de sa chère Alsace. Il m'a conté que, pour saisir dans sa plénitude tel effet de lumière dès la pointe du jour, il avait plus d'une fois couché sous la tente à Montaboef et à Sérichamp, s'imposant la fatigue de transporter sur ces hauteurs un matériel de campement lourd et embarrassant.

Son mariage, entre les deux guerres, avait définitivement fixé Jacques Dieterlen à Gérardmer.

En 1939, il reprit sa place de guerre sur la ligne Maginot. Déjà déficient, il vit son état s'aggraver du fait de son séjour dans des casemates humides. Il devait par la suite, subir l'ablation d'un poumon, ce qui sans doute, ne fut pas étranger à sa fin prématurée.

Plus que je ne saurais dire, j'avais pour Jacques Dieterlen une très grande admiration. Esprit original, il l'était certes, mais cette originalité, qu'on lui a parfois reprochée, n'était-elle pas l'expression même de sa forte personnalité, je dirais volontiers particulière de son beau talent ? C'était un noble cœur d'une exquise sensibilité, un artiste délicat, un poète vibrant de la montagne.

Je devais cet hommage au grand ami qui, après avoir magnifiquement servi son idéal, repose maintenant en terre vosgienne, symbolisant ainsi l'union indissoluble, par-dessus les monts, de son Alsace à la mère patrie.

V. Lalevée.